

SUE TOWNSEND

*La femme
qui décida
de passer
une année
au lit*

« L'une
des romancières
les plus drôles
de sa génération »
The Times




CHARLESTON

**« La preuve, une fois de plus, que Townsend est l'une
des romancières les plus drôles de sa génération. »**

The Times

Le jour où ses jumeaux quittent la maison pour entrer à l'université, Eva se met au lit... et elle y reste. Depuis dix-sept ans que le train de la vie l'entraîne dans une course effrénée, elle a envie de hurler : « Stop ! Je veux descendre ! » Voilà enfin l'occasion.

Son mari, Brian, astronome empêtré dans une liaison extra-conjugale peu satisfaisante, est contrarié. Qui lui préparera son dîner ? Eva ne cherche qu'à attirer l'attention, prétend-il. Mais la rumeur se répand et des admirateurs par centaines, voyant dans le geste d'Eva une forme de protestation, se présentent sous la fenêtre de sa chambre, tandis que son nouvel ami, Alexander, lui apporte du thé, des toasts, et une sollicitude inattendue. Depuis les confins de son lit, Eva va trouver le sens de la vie, rien de moins !

Traduit de l'anglais par Fabienne Duvigneau

www.editionscharleston.fr

ISBN 978-2-36812-001-9



21 euros
Prix TTC France

illustration de couverture : valérie lancaster

design : bernard amiard

9 782368 120019

SUE TOWNSEND

*La femme
qui décida
de passer
une année
au lit*

Traduit de l'anglais par
Fabienne Duvigneau



CHARLESTON

Titre original : *The Woman Who Went to Bed for a Year*

© Lily Broadway Productions Ltd 2012

Première publication en Angleterre en 2012 par Michael Joseph,
un département de Penguin.

Édition française publiée par :

© Charleston, une marque des éditions Leduc.s, 2013

17, rue du Regard,

75006 Paris - France

contact@editionscharleston.fr

www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-36812-000-2

Dépôt légal : janvier 2013

Traduction : Fabienne Duvigneau

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre l'actualité des éditions Charleston, rejoignez-nous sur la page

Facebook : www.facebook.com/Editions.charleston

et sur Twitter @LillyCharleston

Pour ma mère, Grace

« Soyez bienveillant,
car tous ceux que vous rencontrez
mènent un dur combat »
attribué à Platon, et à bien d'autres

1

DÈS QU'ILS furent tous partis, Eva tira le verrou de la porte et débrancha le téléphone. Elle aimait bien avoir la maison pour elle toute seule. Elle passa de pièce en pièce, rangeant ici et là, ramassant les tasses et les assiettes déposées en divers endroits par son mari et ses enfants. Quelqu'un avait abandonné une cuillère à soupe sur l'accoudoir du fauteuil – qu'elle avait patiemment restauré à son cours de tapisserie. Elle fonça aussitôt dans la cuisine et examina le contenu de son carton de produits d'entretien.

« Qu'est-ce qui pourrait enlever une tache de soupe à la tomate Heinz sur de la soie damassée ? »

Tout en fouillant dans sa panoplie de ménagère, elle se morigénait elle-même. « C'est ta faute. Tu aurais dû laisser le fauteuil dans ta chambre. Toi et ton stupide orgueil. Si tu n'avais pas cherché à frimer en l'exposant au salon... Tu voulais qu'on l'admire et qu'on te dise qu'il était beau. Comme ça, tu pouvais répondre qu'il t'avait fallu deux ans

de travail et que le motif était inspiré du *Bassin aux nymphéas avec saules* de Claude Monet. »

Une année entière, rien que pour les arbres.

Elle n'avait pas remarqué une petite flaque de soupe à la tomate sur le carrelage de la cuisine, jusqu'au moment où elle y posa le pied et barbouilla le sol de traces orange. La soupe frémissait toujours dans une petite casserole antiadhésive oubliée sur la gazinière. « Trop paresseux pour retirer une casserole du feu », pensa-t-elle. Puis elle se rappela que les jumeaux n'étaient plus son problème maintenant, mais celui de l'université de Leeds.

Surprenant son reflet dans la vitre du four noircie par la fumée, elle se détourna vivement. Si elle avait pris le temps de s'arrêter, elle aurait vu une femme de cinquante ans avec un visage d'une exquise finesse, des yeux pâles au regard attentif et une bouche à la Clara Bow qui semblait toujours sur le point de parler. Personne – pas même Brian, son mari – ne la voyait jamais sans rouge à lèvres. Sa bouche ainsi maquillée complétait les vêtements noirs qu'elle aimait porter, du moins le pensait-elle. Parfois, elle s'autorisait une touche de gris.

Un jour, en rentrant du travail, Brian l'avait trouvée dans le jardin où elle venait de déterrer des navets, chaussée de ses bottes en caoutchouc noir. Il s'était exclamé : « Pour l'amour du Ciel, Eva ! On croirait une image de l'après-guerre en Pologne ! »

Son visage s'inscrivait dans les tendances de la mode actuelle. « Vintage », d'après la vendeuse du stand Chanel où elle achetait son rouge à lèvres (veillant toujours à jeter le ticket de caisse – son mari ne comprendrait pas que l'on dépense de telles sommes d'argent en produits de beauté).

Elle attrapa la casserole, sortit de la cuisine, gagna le salon, et renversa la soupe sur son précieux fauteuil. Puis elle monta

à l'étage. Dans sa chambre, sans ôter ni ses vêtements ni ses chaussures, elle se mit au lit et y resta un an.

Elle ignorait que cela allait durer un an, bien sûr. Lorsqu'elle se coucha, elle pensait se relever une demi-heure plus tard, mais c'était tellement délicieux de se lover entre les draps blancs et propres où flottait une odeur de neige fraîche. Elle se tourna du côté de la fenêtre ouverte et observa le sycomore qui répandait ses feuilles embrasées dans le jardin.

Elle avait toujours adoré le mois de septembre.

Elle s'éveilla à la nuit presque tombée et entendit son mari crier dehors. Son portable sonna. À l'écran s'affichait le numéro de sa fille, Brianne. Pour toute réaction, elle tira la couette sur sa tête et chanta « *I Walk The Line* » de Johnny Cash.

Quand elle ressortit la tête de la couette, la voix excitée de sa voisine déclarait : « Ce n'est pas normal, Brian. »

Ils se tenaient tous les deux dans le jardin devant la maison.

« C'est vrai, quoi, disait son mari. Je viens de faire l'aller-retour jusqu'à Leeds, j'ai besoin de prendre une douche.

— Évidemment. »

Eva réfléchit à cet échange. En quoi l'aller-retour en voiture à Leeds rendait-il nécessaire de prendre une douche ? L'air du Nord était-il chargé de poussière ? À moins que Brian ait transpiré sur la M1 ? pesté contre les camions ? hurlé à l'adresse des conducteurs qui lui collaient au train ? vilipendé la météo ?

Elle alluma la lampe de chevet.

Ce qui déclencha dehors une autre salve d'artillerie dirigée contre elle : « Arrête ces conneries et ouvre la porte ! »

Elle aurait voulu descendre pour satisfaire la demande de son mari, mais elle se découvrit incapable de sortir du lit. Elle avait l'impression d'être tombée dans une cuve de béton

La femme qui décida de passer une année au lit

à prise rapide qui empêchait tout mouvement. Une douce langueur s'était répandue dans son corps, et elle pensa : « Il faudrait que je sois *folle* pour quitter ce lit. »

Il y eut un bruit de verre brisé. Peu de temps après, elle entendit Brian dans l'escalier.

Il l'appela.

Elle ne répondit pas.

Il ouvrit la porte de la chambre. « Ah, tu es là, dit-il.

— Oui. Je suis là.

— Tu es malade ?

— Non.

— Alors qu'est-ce que tu fais au lit, tout habillée, avec tes chaussures ? À quoi tu joues ?

— Je ne sais pas.

— C'est le syndrome du nid vide. J'en ai entendu parler à "L'Heure des femmes". »

Voyant qu'elle gardait le silence, il reprit : « Bon. Tu te lèves ?

— Non. »

Il demanda : « Et le dîner alors ?

— Merci, mais je n'ai pas faim.

— Je veux dire, *mon* dîner ? Il y a quelque chose à manger ? »

Elle répondit : « Je ne sais pas, regarde dans le frigo. »

Il descendit l'escalier avec fracas. Ses pas résonnaient sur le parquet laminé qu'il avait si mal posé l'année précédente. Puis, au craquement du bois, elle devina qu'il était entré dans le salon. Bientôt, il remonta tout aussi bruyamment.

« Bon sang, qu'est-ce qui est arrivé à ton fauteuil ? demanda-t-il.

— Quelqu'un a laissé une cuillère avec de la soupe sur l'accoudoir.

La femme qui décida de passer une année au lit

— Mais il y en a partout.

— Je sais. C'est moi qui l'ai jetée.

— Quoi – tu as balancé de la soupe ? »

Eva acquiesça.

« Tu fais une dépression, Eva. J'appelle ta mère.

— Non ! »

Il rentra la tête dans les épaules, frappé par la violence de sa réaction.

Elle comprit à son regard dérouté qu'après vingt-cinq ans de mariage, l'univers domestique qu'il connaissait si bien s'effondrait. Il redescendit et poussa un juron en s'apercevant que le téléphone était débranché. Quelques secondes plus tard, Eva entendit le bruit des touches qu'il enfonçait. Elle décrocha le poste de la chambre et écouta sa mère à l'autre bout du fil qui énonçait laborieusement son numéro : « 0116-2-444-333, Mrs Ruby Brown-Bird à l'appareil. »

Brian dit : « Ruby, c'est Brian. Il faut que vous veniez tout de suite.

— Pas possible, Brian. Je me fais faire une permanente. Qu'est-ce qui se passe ?

— C'est Eva – il baissa la voix – je crois qu'elle est malade.

— Appelez une ambulance, dit Ruby avec irritation.

— Elle n'a rien, physiquement.

— Bon, alors tout va bien.

— Je viens vous chercher et je vous ramènerai après. Vous jugerez par vous-même.

— Brian, je ne peux pas ! J'héberge une réunion Permanentes et je dois passer au rinçage dans une demi-heure. Sinon je vais ressembler à Harpo Marx. Tenez, je vous passe Michelle. »

Il y eut quelques bruits étouffés, puis une jeune femme prit la parole au bout du fil.

« Bonjour... Brian, c'est ça ? Michelle à l'appareil. Vous voulez que je vous explique en détail ce qui arriverait si Mrs Bird laissait poser plus longtemps sa permanente ? D'accord, j'ai une assurance, mais je serais vraiment embêtée de devoir me présenter devant un tribunal si elle me collait un procès. Je croule sous les rendez-vous jusqu'au soir du 31 décembre. »

Ruby revint en ligne. « Brian, vous êtes toujours là ?

— Ruby, elle s'est mise au lit tout habillée. Et avec ses chaussures.

— Je vous avais prévenu, Brian. Vous vous rappelez ? Devant la porte de l'église, juste avant d'entrer, je vous ai dit : "Notre petite Eva est un *outsider*. Elle ne parle pas beaucoup, et on ne sait jamais ce qu'elle pense..." » Il y eut un long silence, puis Ruby reprit : « Vous n'avez qu'à appeler *votre* mère. »

La communication fut coupée.

Eva fut soufflée d'apprendre que sa mère avait tenté, à la dernière minute, de saboter son mariage. Elle attrapa son sac à main posé à côté du lit et chercha quelque chose à manger. Elle gardait toujours de quoi grignoter dans son sac. C'était une habitude qui remontait à l'époque où les jumeaux étaient petits et ouvraient le bec comme des oisillons quand ils avaient faim. Elle trouva un sachet de chips écrasé, un Bounty aplati et un demi-rouleau de pastilles Polo à la menthe.

Elle entendit Brian pianoter à nouveau sur le clavier du téléphone.

Brian avait toujours un peu d'appréhension quand il appelait sa mère. Sa langue fourchait et il ne parvenait plus à articuler correctement. Quel que soit le sujet de la conversation, elle le culpabilisait.

Sa mère décrocha dès la première sonnerie et lâcha un « Oui » hargneux.

Brian dit : « Allô, maman, c'est toi ? »

Eva décrocha à nouveau dans la chambre en veillant à couvrir le combiné de la main.

« Évidemment, c'est moi. Il n'y a personne d'autre ici. Je suis seule sept jours sur sept. »

Brian bredouilla : « Mais... euh... tu... euh... n'aimes pas recevoir de visites.

— Exact, je n'y tiens pas, mais ça me ferait plaisir de pouvoir refuser si quelqu'un proposait. Bon, qu'est-ce qui se passe ? Je suis en train de regarder *Emmerdale*.

— Excuse-moi, maman. Tu veux me rappeler pendant la pub ?

— Non. Je t'écoute... Qu'on soit débarrassé.

— C'est à propos d'Eva.

— Ah ! C'est bizarre, mais ça ne m'étonne pas ! Elle t'a quitté ? La première fois que j'ai posé les yeux sur cette fille, j'ai su qu'elle te briserait le cœur. »

Brian se demanda s'il avait déjà eu le cœur brisé. Il n'était jamais très en contact avec ses émotions. Quand il avait rapporté à la maison son diplôme de licence en sciences, mention Très Bien, pour le montrer à sa mère, le petit ami de cette dernière avait commenté : « Tu dois être très heureux, Brian. » Brian avait hoché la tête en s'obligeant à sourire. En vérité, il ne se sentait pas plus heureux que le jour précédent, lequel s'était déroulé dans la plus parfaite banalité.

Après avoir longuement examiné le rectangle de parchemin embossé, sa mère avait déclaré : « Ça ne va pas être facile de te faire embaucher en astronomie. Il y a des gens bien plus qualifiés que toi qui ne trouvent pas de travail. »

Aujourd'hui, Brian annonça d'une voix lugubre : « Eva s'est mise au lit tout habillée. Avec ses chaussures.

— Je ne suis pas franchement surprise, Brian, répliqua sa mère. Il faut toujours qu'elle soit au centre de l'attention. Tu te souviens quand on a loué une caravane à Pâques, en 1986 ? Elle avait emporté une valise pleine de ces ridicules accoutrements de beatnik. On ne se promène pas déguisé en beatnik dans un village comme Wells-Next-The-Sea. Tout le monde la regardait de travers. »

Eva hurla à l'étage : « Vous n'aviez qu'à pas jeter ma petite robe noire à la mer ! »

Brian n'avait encore jamais entendu sa femme hurler.

Yvonne Beaver demanda : « Qui est-ce qui crie comme ça ?

— C'est la télé, mentit Brian. Quelqu'un vient de gagner un paquet d'argent à *Eggheads*. »

Sa mère fit observer : « Les petites tenues d'été que je lui avais achetées lui allaient très bien. »

Eva se revit en train de sortir les horribles vêtements du sac de voyage. Elle se rappelait leur odeur, à croire qu'ils avaient croupi pendant des années dans un entrepôt humide d'Extrême-Orient, et leurs couleurs sinistres, mauve, rose et jaune. Il y avait des chaussures ouvertes qu'Eva avait prises pour des sandales d'homme et un anorak beige qui aurait mieux convenu à un retraité. Quand elle les avait essayés, elle s'était trouvée vieillie de vingt ans.

Brian déclara : « Je ne sais pas quoi faire, maman.

— Elle est probablement ivre, dit Yvonne. Laisse-la cuver. »

Eva lança le téléphone dans la chambre et hurla : « C'étaient des sandales *d'homme* ! J'ai vu des *hommes* les porter avec des chaussettes blanches ! Tu aurais dû prendre ma défense, Brian. Tu aurais dû dire : "Même morte, ma

femme ne voudrait pas qu'on la voie avec des sandales aussi laides aux pieds !" »

Elle hurlait si fort que sa gorge lui faisait mal. Puis elle cria à Brian de lui apporter un verre d'eau.

« Ne quitte pas, maman, dit Brian. Eva demande que je lui monte un verre d'eau. »

Sa mère le mit en garde d'une voix sifflante : « Surtout pas, malheureux ! Tu tresserais la corde pour te faire pendre... Dis-lui qu'elle n'a qu'à se servir toute seule ! »

Brian était tout désorienté. Pendant qu'il hésitait, debout dans l'entrée, sa mère continua : « Je me passerais bien de ces embêtements. Mon genou recommence à me torturer. J'étais sur le point d'appeler mon médecin pour lui demander de me couper la jambe. »

Brian alla dans la cuisine et ouvrit le robinet.

Sa mère l'interrogea : « C'est de l'eau que j'entends couler ? »

Brian mentit à nouveau : « Je change l'eau des fleurs.

— Des fleurs ! Tu as de la chance de pouvoir t'offrir des fleurs.

— Elles viennent du jardin, maman. C'est Eva qui les a plantées.

— Tu as de la chance d'avoir un jardin. »

Sa mère raccrocha. Elle ne disait jamais au revoir.

Brian monta à l'étage avec un verre d'eau froide. Quand il le tendit à Eva, elle but une petite gorgée, puis le posa sur la table de chevet encombrée d'objets divers. Brian dansait d'un pied sur l'autre au bout du lit. Il n'y avait personne pour lui dire ce qu'il devait faire.

Il faisait presque pitié à Eva, mais pas assez pour qu'elle sorte du lit. « Pourquoi tu ne vas pas regarder la télé en bas ? » se contenta-t-elle de suggérer.

La femme qui décida de passer une année au lit

Brian était un fervent adepte des émissions de valorisation immobilière du type « Pour mieux vendre sa maison », et plaçait ses animateurs Kirstie et Phil sur un piédestal. À l'insu d'Eva, il avait écrit à Kirstie pour la complimenter sur son physique, lui demandant si elle était mariée à Phil, ou bien s'il s'agissait d'un partenariat purement professionnel. Il avait reçu une réponse trois mois plus tard : « Merci de l'intérêt que vous me témoignez », signé : « Bien à vous, Kirstie. » L'enveloppe contenait aussi une photo la montrant dans une robe rouge au décolleté inquiétant. Prudemment, Brian avait glissé la photo entre les pages d'une vieille Bible que personne n'ouvrait jamais.

Eva se leva pendant la nuit, pressée par une envie d'uriner. Elle se déshabilla et enfila un pyjama qu'elle réservait, suivant le conseil de sa mère, pour le cas où elle devrait aller à l'hôpital en urgence. Ruby pensait que si on se montrait avec une robe de chambre, un pyjama et une trousse de toilette présentables, les infirmières et les médecins vous traitaient mieux que les patients qui apportaient leurs petites affaires minables dans un sac Tesco.

Eva se recoucha. Elle se demanda comment se passait la première nuit de ses enfants à l'université et les imagina ensemble dans une chambre, pleurant et se languissant de leur maison, comme le jour où ils étaient entrés à la maternelle.



**La femme qui décida de passer une
année au lit**
Sue Townsend

[Plus d'infos](#) sur ce livre paru aux éditions
Charleston